

# RENCONTRES DE LA PHOTOGRAPHIE ARLES 2017

(compte-rendu par Amandine BLANCHET, 2<sup>nd</sup> 6)

## 1) « Parcours du festivalier »

C'est séparés en deux groupes (pour plus de praticité) que nous avons arpenté quelques-unes des expositions d'Arles, commençant par « *Toutes proportions gardées* », une collection de photographies représentant des « nains, hercules et géants » prêtée par Claude Ribouillault.



Mon choix, bien que précipité par le manque de temps dont nous disposions, s'est porté sur cette carte postale datant des années 1930, où est représenté avec un contraste frappant Ferdinand Contat, dit le Savoyard.



Nous avons ensuite poursuivi avec l'exposition « *The Last Road of the Immortal Woman* » (Le Dernier Itinéraire de la Femme Immortelle), présentée par le photographe David Fathi qui a voulu, ici, faire reconnaître l'histoire tragique d'Henrietta Lacks, morte en Octobre 1951 d'une forme très agressive de cancer. Un échantillon de sa tumeur fut alors prélevée sans son consentement, et c'est ainsi que les scientifiques découvrirent avec surprise que ces cellules, contrairement aux autres cellules humaines, continuaient de se reproduire encore et encore même après la mort de l'hôte.



Ici, David Fathi s'est servi de ces cellules qu'il a colorées en violet et superposées sur ses photos assombries. (*Sans titre*, David Fathi, 2016)



L'exposition à l'ambiance obscure mais confortable, construite en spirale pour représenter le dernier voyage qu'a accompli Henrietta Lacks et que nous ne pouvons terminer (d'où le retour forcé sur nos pas) et agrémentée par une douce musique sans paroles incroyablement touchante, remporte aisément la place numéro une dans mon classement des expositions que nous avons vues ce jour-là.



Nous avons quitté le chemin d'Henrietta Larks pour rejoindre l'exposition du photographe Mathieu Pernot, nommée « *Les Gorgan* ». Cette exposition, bien plus claire et lumineuse, rassemblait un certain nombre des clichés que Mathieu Pernot avait amassés au fil des années de la famille Gorgan, auxquels s'ajoutaient des photos de famille que lui avait gracieusement données cette dernière.

LES PLATEFORMES DU VISIBLE

## MATHIEU PERNOT LES GORGAN



**Né en 1970 à Fréjus, France. Vit et travaille à Paris, France.**

Exposition inaugurée par le Musée d'Art Moderne de Paris, Centre de Recherches d'Art, programmée avec le FRAC Île-de-France.

**Mathieu Pernot** (2011) Installation sur Paris, Paris, France, en collaboration avec le Musée d'Art Moderne de Paris, Centre de Recherches d'Art, programmée avec le FRAC Île-de-France.

Il a rencontré la famille Gorgan en 1995, lorsque je faisais mes études à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles. Les parents, Johnny et Ninaï, vivaient alors en caravane avec leurs sept enfants, sur un terrain situé entre la gare de fret et le Rhône. Je ne savais rien de cette communauté et ignorais alors que cette famille rom était installée en France depuis plus d'un siècle.

J'ai réalisé mes premières images en noir et blanc, m'inscrivant dans une tradition documentaire face à ceux qui m'étaient encore étrangers. Je maintenais une distance et essayais de comprendre ce que ce médium pouvait encore nous apprendre d'eux. La découverte des quelques archives qu'ils possédaient puis les prises de vue réalisées dans le Photomaton de la gare avec les enfants m'ont rapidement fait comprendre que la diversité des formes et des points de vue était nécessaire pour rendre compte de la densité de la vie qui s'offrait à mon regard.

Mon déménagement à Paris en 2001 m'a éloigné des Gorgan pendant plusieurs années. C'est en 2013, plus de dix ans après avoir réalisé ces photographies, que nous nous sommes retrouvés, comme si l'on s'était quittés la veille. L'évidence que cette histoire devait continuer le plus longtemps possible m'est immédiatement apparue. Ils m'ont alors confié leurs images de ces années passées sans se voir.

Vingt ans après cette rencontre fondatrice, le temps a fait son œuvre sur les corps et les visages des Gorgan. Un temps différent de celui de notre monde gadji. Johnny et Ninaï sont désormais grands-parents et les caravanes ont quelquefois été délaissées pour des appartements jugés plus confortables.

J'ai vécu en leur compagnie une expérience qui dépasse celle de la photographie. À leur côté, j'ai assisté, pour la première fois, à la naissance d'un enfant ; j'ai aussi veillé le corps de celui que j'avais vu grandir ; Rocky, mort brutalement à l'âge de 30 ans.

L'exposition reconstitue les destins individuels des membres de cette famille. Elle retrace l'histoire que nous avons construite ensemble. Face à face. Et désormais, côte à côte.

Mathieu Pernot

THE GORGANS



Leur histoire, et comment Mathieu Pernot en est arrivé à signer avec eux un contrat d'exclusivité, fut quelque chose de très intéressant à lire et à écouter.

## ANA

**Ana est ma filleule. Je l'ai surtout photographiée bébé en train de dormir et faisant ses premiers pas. Elle est venue me voir à deux reprises à Paris au cours des dix années où je me suis éloigné d'Arles. Sa personnalité n'a d'égal que sa force physique. Elle vit maintenant avec un Rom bosniaque, dans une caravane située sur le terrain de la famille. Avec son compagnon, elle voyage de temps à autre en Europe et rêve de vivre à l'étranger.**





## **NINAÏ**

**Ninaï s'est mariée avec Johny en 1982, à l'âge de 17 ans. Elle accouche de son premier fils Rocky, l'année suivante. Sept autres enfants naissent après lui, dont Ana, qui voit le jour à l'hôpital d'Avignon le 1er octobre 1996. Son quotidien ressemble à celui des femmes de sa communauté : lignes de la main, courses et préparation des repas. Elle a aujourd'hui vingt-deux petits-enfants et continue d'aller, aussi souvent qu'elle le peut, au cimetière des neuf Collines pour se recueillir sur la tombe de Rocky.**



## 2) « Georges Rousse au travail »

Le travail de Georges Rousse est très particulier, puisqu'il utilise et joue avec l'anamorphose. En effet, ses œuvres, bien que splendides, ne sont visibles que d'un angle unique.



Construisant de l'irréel dans le réel en traçant des cercles (ou anneaux) et en peignant leur surface, il aime à remettre en question notre perspective.

Il apprécie tout particulièrement l'idée que ses œuvres soient éphémères et ne soient, somme toute, que des souvenirs, puisque les lieux où il travaille sont quasiment toujours voués à la destruction.

N'en reste donc que la trace de ce qui a un jour été, une photographie.



## 3) « La Vuelta »

Cette exposition, qui a rassemblé vingt-huit photographes et artistes colombiens, fut la dernière de notre périple. Ensemble de photographies, vidéos et installations avec aussi dessins et sculptures, qui traitaient toutes d'un aspect de la réalité de la société ou de l'histoire colombienne, de façon directement réaliste ou plus suggestive, poétique, elle s'étalait sur un rez-de-chaussée et un étage.

Tableaux, présentoirs qui supportaient les sculptures sous des cloches de verre, vidéos sur grands écrans, bacs regroupés par thème, les différents systèmes de présentation se succédaient sous nos grandes mirettes curieuses.

**ANDREA ACOSTA**  
**BOGOTÁ, COLOMBIE, 1981**  
BOGOTÁ, COLOMBIA, 1981

*On the Origins of  
Mountains and Gardens,*  
2017  
Installation de dessins,  
objets et photographie.  
Avec l'aimable  
autorisation de l'artiste.

Andrea Acosta semble expérimenter l'espace urbain comme une somme d'accidents et de fragments qu'elle rassemble à l'aide d'associations poétiques, afin de créer une cartographie personnelle qui donne sens aux lieux qu'elle explore. Ces « accidents » récurrents sont compilés dans une vaste archive qu'elle organise via une classification personnelle telle que « sculptures trouvées », « géométrie », « montagnes », « jardins », « les choses qui arrivent aux arbres » et ainsi de suite, classification qui reflète la manière dont elle voit, ressent et classe l'espace urbain.

*On the Origins of  
Mountains and Gardens,*

COSMOLOGY OF AN URBAN GARDEN



Façon plus qu'originale de présenter et travailler un sujet à querelles, cette *Cosmologie d'un jardin urbain* m'a séduite par sa beauté simpliste et le problème qu'elle aborde en toute clarté poétique sous un jour plus positif : l'état de notre environnement et l'impact qu'ont nos actions sur celui-ci.



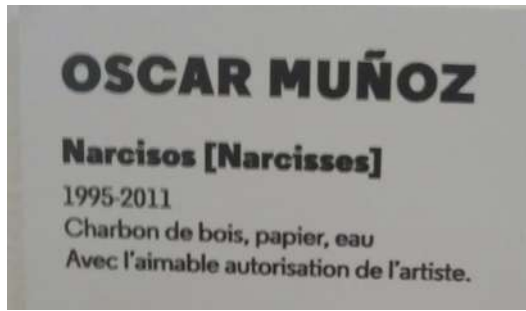
En toute honnêteté, je pense avoir été plus perturbée que nécessaire en voyant ces sculptures.

Nous avons médité un instant, en les voyant pour la première fois, nous questionnant sans cesse sur ce qu'elles étaient censées représenter ou exprimer. S'est avéré, quelques minutes plus tard, après avoir lu le descriptif inscrit en-dessous, que ces créations n'étaient rien d'autre qu'une étude des organes reproducteurs des insectes

Et c'est pour cette raison, pour le fait que ce serait bien la dernière chose qu'une personne s'imaginerait en voyant ces sculptures, que j'ai choisi ces œuvres pour le sujet imaginaire.







Après avoir exploré l'étage, qui traitait de la guerre et des horreurs que celle-ci inflige aux victimes, nous nous sommes installés devant la vidéo *Lamentations*, de Clemencia Etcheverri.

Cette vidéo, qui ne durait qu'une minute et quelques, s'est révélée être presque paniquante, en vérité. L'eau et sa force impétueuse s'imposent comme un fléau inévitable, et malgré l'écran qui nous en sépare, une peur instinctive d'être emporté par le courant nous pince.



*Des caméras de surveillance. Très, très mal à l'aise.*

